

Lundi 25 mai 2015

Lendemain de clôture au Festival de Cannes. Dans la matinée, le temps s'est couvert et m'a ôté tout regret de quitter la ville. Autrefois, nous restions quelques jours. Plus maintenant. Tous les jurés sont partis ou sur le point de le faire, m'a dit Laure Cazeneuve, qui a veillé sur eux pendant douze jours. « Jake Gyllenhaal et Xavier Dolan très tôt, suivis par Guillermo del Toro, Rossy de Palma à 10 h 30, les Coen à 11 heures puis Rokia Traoré et Sienna Miller entre 12 heures et 13 h 30 et Sophie Marceau en fin d'après-midi. » Hier, dominait déjà un parfum de tristesse. Les artistes sont des oiseaux de passage.

Marc, le chauffeur, m'a conduit à l'aéroport de Nice. C'est notre dernier voyage. Dans le tumulte de la Croisette, sa voiture était un havre de paix. Au guichet d'Air France, l'hôtesse m'a fait un grand sourire, a parlé du Festival et n'a pas taxé mon excédent de bagages. En salle d'attente, Sophie Marceau était là avec sa fille. Nous avons bavardé quelques minutes, sans évoquer la sélection, ni le palmarès, il est trop tôt, on se reverra à l'automne. À la librairie de l'aéroport, j'ai racheté *L'Homme inquiet* de Henning Mankell, mais pas les journaux – je ne veux rien lire sur le Festival. À 17 heures, j'ai sauté dans mon 23^e et dernier avion de cette édition cannoise. La mer a vite laissé place aux montagnes du Vercors que nous

avons survolées à travers les nuages. J'ai repéré quelques villages, Villard-de-Lans, Méaudre et Autrans, puis le passage entre les parois de la dent de Moirans et la forêt du côté de Montaud avec ses maisons de pierre et de bois que je connais depuis toujours. Atterrissage à Saint-Exupéry et me voilà à Lyon Presqu'île, entre Rhône et Saône, sur les quais du quartier d'Ainay qui font face à ceux de Saint-Georges. J'ai presque l'impression de revenir d'exil. Je ne suis pas rentré chez moi depuis un mois. Je ne suis pas fatigué, seulement heureux. J'ai envie de revoir Marie, les enfants et les copains. Cannes 2015 est terminé. L'été sera vite là.

Mardi 26 mai

Dimanche, la pluie, qui donne parfois aux montées des marches des allures de tempête bretonne, a menacé sans tomber vraiment.

Le Festival ne se termine pas avec la révélation du palmarès et la cérémonie qui l'accompagne. Quand s'achève le direct sur Canal+, il reste, pour les 2 200 spectateurs du grand amphithéâtre Lumière, la projection du dernier film puis, à destination de 700 privilégiés dont certains aiment faire mine d'y aller à reculons, l'ultime dîner de gala et enfin, pour tout le peuple cannois, les fêtes qui s'amoncellent sur la Croisette. En clôture, c'était *La Glace et le Ciel*, de Luc Jacquet, un film qu'on aimait bien et on s'est dit que ça serait notre acte politique pour la conférence climat de la fin de l'année.

Le dernier soir a duré jusqu'à l'aube. Une nuit blanche pour les derniers feux, comme en colonie de vacances, que je passe parfois avec deux cinéastes belges, habitués des palmarès et de la fête de la bière qu'ils aiment organiser dans leurs chambres (des fêtards, les Dardenne, ce que leur cinéma intense et grave laisse peu imaginer).

Je me suis attardé sur la terrasse du 6^e étage où l'on tenait à me faire goûter vin, jambon, foie gras. Un verre de mouton-rothschild 2004 à la main, pas encore tranquille car ça n'est que le lundi que nous pouvons nous relâcher, je regardais la ville. Du haut du Palais, la Croisette scintillait comme un serpent de diamants, foisonnant de piétons et de voitures agglutinées à 5 à l'heure sur le kilomètre le plus glorieux de la cinématographie planétaire. 1 800 mètres exactement, du Majestic au Martinez. Après le dîner, nous sommes allés chez Albane, notre lieu de nuit au moment de la cérémonie des adieux. Puis on a sonné la dispersion – mais personne n'avait envie d'aller se coucher. Les halls d'hôtel étaient déserts : les fêtes s'étaient pliées au couvre-feu imposé par les autorités préfectorales – tout se passait maintenant dans les chambres, les villas, les lieux privés. Les gens de l'équipe, avec lesquels nous avons vécu les trois dernières semaines sans jamais nous séparer, s'étaient enfuis chacun dans leurs dîners, leurs hôtels, leurs nuits, leurs vies. Plus de trace non plus de Fleur Pellerin, la ministre de la Culture, revenue de Paris pour célébrer la Palme d'or de Jacques Audiard.

Au petit matin, après avoir navigué à l'humeur chez les uns et les autres, nous nous sommes retrouvés seuls avec Laurent Gerra, qui n'aime pas que la nuit s'achève, et avec Tim Roth, qui est anglais et ne se couche jamais. Comme le jour pointait, on s'est installés sur la terrasse du Carlton, et on a regardé le soleil se lever sur la plus belle baie de cinéma du monde. Le restaurant était vide, à part une jeune serveuse ravie de nous tenir compagnie – visiblement, elle ne voulait pas non plus que le Festival se termine. Chaque année, Cannes commence par le trac et s'achève dans la mélancolie. Quelque chose brûlait, qui s'éteint, très vite, comme une bougie qui tressaille. Dans ces instants-là, on se dit que ce festival sera indépassable, sentiment qui ne pourra s'effacer qu'au retour de la prochaine édition – ça sera le 11 mai 2016, et l'ouverture du 69^e Festival.

Ce fut l'un de ces moments où le matin dure longtemps. Toujours en smoking, nous nous sommes résolus à nous quitter. À

la rotonde des palaces s'empressaient les lève-tôt qui tentaient de se retrouver dans le tournis des voitures et sur les plages, de gros tracteurs remettaient le sable à l'endroit, des grues levaient de grandes charpentes métalliques que des types qui se hurlaient des consignes incompréhensibles démontaient avec autorité.

J'ai traversé le hall du Carlton où l'on s'affairait là aussi à effacer toute trace des festivités. Quatrième étage, deux couloirs, et j'ai rejoint la chambre que j'occupe depuis 2001, et qui était autrefois celle de Gilles Jacob quand il était délégué général. J'ai éprouvé le besoin d'ouvrir la fenêtre. Une douce fraîcheur venait de cette mer qu'on ne regarde pas assez pendant le Festival. Les paillottes reprenaient leur ordonnancement balnéaire, Cannes retrouvait ses Cannois, la Croisette en double sens et les enfants. Dans quelques semaines, les plages seraient noires de monde.

Après trois heures de sommeil, j'ai passé le reste de la matinée à préparer mes bagages et à guetter les messages qui n'arrivaient pas. Depuis plusieurs mois, je vivais connecté en permanence. Mais quand la fête est finie, les sms, les emails, les coups de téléphone cessent soudainement. Il y a quelques années, je l'avais raconté à l'actrice anglaise Rachel Weisz, qui s'en était émue, alors elle m'avait envoyé un message, le lundi, pour que je me sente moins seul.

Le jour d'après, plus personne ne fait attention à personne. Des gens aux yeux fatigués défilent dans Cannes, courent de partout, tirent de lourdes valises à roulettes, sautent dans les taxis ou se précipitent à la gare. La vie normale revient brutalement. J'en serais presque à sortir sur la Croisette et dire aux gens : « Eh, vous me reconnaissez ? C'est moi ! » Comme le disait un personnage d'un film de Chabrol écrit par Paul Gégauff : « J'en ai marre qu'on m'aime pour moi-même, j'aimerais qu'on m'aime pour mon argent. » Je vais devoir me faire aimer pour moi-même jusqu'au retour des beaux jours cannois. Il s'en écoulera du temps, d'ici là. Ça m'en laissera pour tenir ce journal.

Mercredi 27 mai

Je m'appelle Thierry Frémaux, je suis délégué général du Festival de Cannes et directeur de l'Institut Lumière de Lyon. Je suis né en 1960, l'année d'*À bout de souffle*, à Tullins-Fures dans le département de l'Isère, dont je ne me suis jamais éloigné. J'ai grandi aux Minguettes, à Vénissieux, où j'ai vécu trente ans, j'habite à Lyon, où je reviens toujours et où j'ai trouvé mon premier emploi, à l'Institut Lumière, que je n'ai jamais quitté non plus. Je ne quitte jamais les endroits d'où je viens et je m'attache partout où je vais, ce qui me pose un problème, parfois, dans la vie. Et Cannes est devenu ma vie.

« Tu prends des notes sur toutes ces choses dont on sait tout et rien à la fois ? » m'a demandé Sabine Azéma il y a déjà longtemps. Oui, non, parfois. J'exerce une fonction qui oscille entre devoir médiatique et serment de silence, entre l'ostentatoire et le discret. C'est un grand privilège d'être là où je suis : la Croisette à Cannes et la rue du Premier-Film à Lyon, le plus grand festival de cinéma et le lieu de naissance du Cinématographe Lumière. Je me suis longtemps dit : il est inutile de s'en vanter.

Je ne change pas d'avis en publiant ces notes. J'ai envie de parler d'un métier, d'une époque et d'un cinéma qui change. Raconter le Festival de Cannes, aussi célébré que méconnu. À la fin des années 80, j'avais déjà tenté de ne pas perdre la mémoire vive d'un Institut Lumière qui naissait. L'amitié que m'offraient Jim Harrison, André de Toth ou Allen Ginsberg incitait au témoignage, comme les visites rue du Premier-Film de Wim Wenders, Joseph Mankiewicz ou Elia Kazan. Je notais les événements, les jours et les films, dans un « journal » dont j'étais alors le seul lecteur et qui est resté à l'état de brouillon. Nous sommes vingt-cinq ans plus tard. Mankiewicz et Kazan sont morts, Jim est souvent revenu à Lyon mais le temps a terriblement passé et je n'ai pas tenu la distance, ni mes promesses.

Depuis mon arrivée à Cannes, en 2001 (présidente : Liv Ullmann ; film d'ouverture : *Moulin Rouge* ; Palme d'or : *La*

Chambre du fils de Moretti), j'ai pris des notes, éparées, incomplètes, inachevées. Il y a quelques années, je les avais évoquées devant la productrice Juliette Favreul. Elle en avait parlé à Olivier Nora, le patron de Grasset qui, depuis, attend un signe. Alors je vais commencer, juste pour nouer le fil du temps. Et Olivier se débrouillera avec ce que je lui enverrai. Si vous êtes en train de le lire, c'est que j'y serai parvenu.

Jeudi 28 mai

Samuel Faure est celui de nous qui reste le plus longtemps, pour vérifier, avec Jean-Pierre Vidal, qui vit à Cannes, que le Palais des Festivals sera laissé en bon état. Il a aussi rendu le bateau Riva qui a permis à quelques invités d'aller naviguer et de découvrir les îles de Lérins et déguster l'excellent vin fabriqué par les moines de l'abbaye sur l'île Saint-Honorat. Jérôme Paillard, le directeur du Marché du Film, passera quelques jours dans le Sud, comme mon adjoint Christian Jeune ou Christine Aimé, en charge du bureau de presse, qui rejoignent leurs familles à Toulon et à Nice. L'équipe du Festival est comme un troupeau en transhumance qui se disperse lentement, chacun revenant vers Paris selon ses habitudes. Moi, c'est Lyon.

Sous un soleil bienvenu, je roule dans les rues étroites de la Presqu'île puis le long des berges du Rhône, près des bâtiments universitaires de ma jeunesse, pour retrouver la rue du Premier-Film et mes collaborateurs de l'Institut Lumière, impatients de préparer le Festival Lumière. Pas mieux que ce retour par le travail pour éliminer les traces de fatigue. Nous savons déjà qu'il y aura un hommage au studio Pixar, avec *Toy Story*, fabriqué il y a vingt ans, à Julien Duvivier, un cinéaste majeur qu'il faut sortir du purgatoire dans lequel le catéchisme critique français le retient encore, et Larissa Chepitko, l'étoile filante du cinéma soviétique. Il reste beaucoup à faire. Et à annoncer officiellement

le récipiendaire du Prix Lumière, qui succédera à Pedro Almodóvar : Martin Scorsese.

À Cannes, le dernier soir, les oubliés du palmarès ne se montrent pas. Les autres ont quitté la Croisette, sentant qu'aucune fortune ne leur sourirait. On ne peut imaginer l'étendue de la tristesse qui s'abat sur un cinéaste qui sait qu'il n'aura pas de prix. Pourtant, s'ils étaient présents, les perdants seraient accueillis en héros d'une compétition dont ils ont contribué à la qualité en offrant leur film, auquel un autre jury aurait peut-être réservé un autre sort.

Être en Sélection officielle à Cannes est un triomphe en soi. Assister à l'ultime soirée, quel qu'en soit le verdict, serait un acte remarqué. Mais en cinéma le passage du paradis à l'enfer est étroit : John Boorman disait que figurer dans les cinq nominés aux Oscars ne vaut que pour le gagnant et que les quatre autres subissent une humiliation en mondovision, quand ceux classés à partir de la sixième position resteront anonymes.

Nous avons gardé le souvenir de la générosité d'un Pablo Trapero ou d'un Robert Rodriguez assistant à la cérémonie alors qu'ils se savaient bredouilles. Mais en 2008, Ari Folman avait assisté à toute la cérémonie en pensant, comme le lui avait assuré à tort son attaché de presse, qu'il aurait un prix. La Palme d'or étant remise en dernier, plus la soirée s'écoulait et plus il était convaincu que la plus belle des récompenses lui était destinée. Sa déception fut immense.

En revanche, c'est volontairement qu'en 2009 Tarantino s'était abstenu, pour laisser toute la lumière à Christoph Waltz, rappelé pour son rôle dans *Inglourious Basterds* et dont il ne faisait guère de doute qu'il remporterait le prix d'interprétation. Il était à Cannes, regardant la cérémonie au vu et au su de tout le monde devant l'un de ces grands écrans que le Carlton avait disséminés dans son hall. Et il ne cacha pas sa joie pour Christoph, et Tarantino joyeux, on sait ce que ça donne.

Quentin est revenu l'année dernière pour remettre la Palme d'or à Nuri Bilge Ceylan et célébrer les 20 ans de *Pulp Fiction*. Au

moment où j'écris ces lignes, il termine le tournage de *The Hateful Eight* dans les montagnes du Wyoming, dont Tim Roth a réussi à s'exfiltrer pour accompagner le film mexicain de Michel Franco, qui était en compétition. J'aime bien penser que les cinéastes sont au travail partout dans le monde au moment où Cannes se termine pour des films que nous verrons peut-être l'année prochaine. Même s'il n'y a aucune chance que celui de Tarantino, qui doit sortir en décembre, puisse se retrouver sur la Croisette.

Vendredi 29 mai

Deux semaines de Festival vous infligent comme un jet lag. Quelques jours suffisent à m'en remettre. À 8 heures, je me réveille d'un sommeil de nourrisson. C'est mon anniversaire mais aussi celui de Yves Bongarçon, un ami journaliste et geek photographique, et de Christian Jeune, mon adjoint et directeur du département films cannois. Chacun se précipitera pour être le premier à fêter celui de l'autre et à entonner « Putain d'cheveu blanc », la chanson de Renaud. Je ne célèbre jamais ce genre de chose, et en 2015 moins que jamais. Mais j'ai 55 ans aujourd'hui. Le temps a filé trop vite. Jusqu'à récemment, ça n'était pas un sujet. Ça l'est devenu. Me voilà touché à mon tour par ce que Raymond Carver appelait « la vitesse foudroyante du passé ». Comme chaque année, Bertrand Tavernier m'envoie un petit mot et à Lyon, l'équipe de l'Institut Lumière me fait la surprise d'un gâteau. Je retrouve des gens qui n'ont rien à me demander, rien à me reprocher.

Jérôme Seydoux, le président de Pathé : « Votre téléphone est plein et refuse les gentilleses. » Nombreux messages, remerciements, mots d'adieux et d'affection. De consolation aussi : certains amis détaillent tel ou tel papier dont j'aurais préféré ignorer l'existence. Je sais qu'il y a eu des articles négatifs sur cette édition.